

CAPUCINE RUAT

L'ÉDITEUR

ROMAN

PHÉBUS

*La création, telle que je la comprends,
est l'art de prédire son passé.*

Jean Cayrol

Le monde est bleu comme toi.

Étienne Daho

Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous.

Paul Éluard

Allô, c'est Jean-Marc. J'ai lu ton manuscrit tout de suite, je n'ai pas pu attendre. J'ai aimé, terriblement aimé. C'est très beau ce que tu as écrit. Je suis fier, fier comme pour l'un de mes enfants. Viens me voir demain. Viens et rappelle-moi surtout.

Cette voix-là.
C'est exactement lui.
Chaude et enveloppante, séduisante.
Cette voix qui dit que tout est permis, tout est possible,
l'aventure, le rêve, la chance,
Cette voix vous la transférez sur un enregistreur, vous
la conservez dans votre téléphone aussi longtemps que
possible, vous défiez la technologie et l'obsolescence,
mais
Un jour elle s'efface dans un déménagement,
une panne, un oubli, un *reset*
Un jour elle est un souvenir
Cette voix, vous l'avez dans votre tête et parfois vous
la recherchez, vous essayez de vous rappeler chaque mot
Est-ce que quelqu'un a gardé ce message-là ?
J'aimerais la réentendre en cas de mou, qu'elle me
redonne la confiance,
l'élan, l'assurance quand parfois

Elle dit que ça a existé, et que tout est parti de là, comme
un bouchon de champagne

Explosion, déflagration

Mais se rappeler, ce que cette voix disait aussi :

Si on doit écrire, on écrit, sans personne, sans excuses
de temps ni d'argent, on les trouve toujours, ce qui est
nécessaire doit être

Personne ne vous attend jamais

On est avant tout attendu par soi, par quelque chose
en soi, d'inconnu, de secret, de plus grand

On écrit, un point c'est tout.

Et lui, l'éditeur, répond :

Je te défendrai.

VOCATIONS
La déflagration
1969

Paul Otchakovsky-Laurens reçoit une déflagration. Il a vingt-quatre ans et l'ORTF diffuse une série de Pierre Dumayet, Jean Frapat et Gérard Guillaume intitulée *Vocations*.

Depuis la guerre, cette fenêtre luminescente se propage dans les foyers et tout y est à inventer : journaux télévisés, documentaires, feuilletons, émissions littéraires. Pierre Dumayet est un pionnier de la télévision française. Il aime les livres, il aime transmettre, il aime les silences. Il aime écouter. Il sait poser les questions. Ce jour-là, il accueille l'écrivain, romancier et poète Jean Cayrol.

Le dispositif imaginé par Jean Frapat est simple et original.

Le générique révèle une petite table ronde où s'accrochent les micros, entourée de deux fauteuils blancs, dans un décor neutre et sans public. Puis l'objectif se déplace, dévoilant le hors-champ : une échelle, un pupitre, un

technicien et de grosses caméras, tout un fatras ; l'équipe en plein travail.

Tout est à nu.

Il n'y aura pas de frontière.

Au début, les caméras tournent en cachette de l'invité. Lunettes noires, celui-ci croit préparer l'émission avec Pierre Dumayet, qui tire sur sa pipe, en chemise blanche, voix grave de fumeur, au milieu de techniciens qu'on devine s'affairer dans des tentacules de câbles. Sur la table, des notes, du tabac, un stylo. Ils échangent de façon décontractée, puis le journaliste met sa veste, l'invité ôte ses lunettes pour l'interview.

Moteur. Ça tourne.

À la fin de l'émission, Jean Cayrol apprend, incrédule, que tout a été filmé. Quelques mois plus tard, il découvre les images sur un écran et réagit.

Ceci n'est pas un piège.

C'est une invitation à la profondeur, à la confession.

C'est une émission que tout journaliste, tout écrivain, tout éditeur devrait regarder. Elle ne dure que quarante minutes.

C'est finement monté : allers-retours entre celui qui parle et se regarde parler.

Subtile et habile mise en abîme. Deux intelligences face à face, et amies, qui partagent une certaine connivence. Mais l'un ignore la connivence avec les téléspectateurs.

Troublante métaphore. La pensée, mouvante, se précise, se saisit, entre le face caméra et le *off*.

Il y a ce que l'on dit spontanément, se croyant à l'abri,

et ce que la présence de l'objectif vient modifier, cet œil qui vous regarde, vous dévore, s'imisce dans le tête-à-tête, dérouté vos pensées.

Il y a les idées à articuler et formuler clairement.

Il y a un corps à l'image qui gêne, envahit l'espace mental de l'invité.

Il y a ce qu'on dit, ce qu'on tait. L'informulable.

Le thème est la vocation de l'écrivain.

Paul Otchakovsky-Laurens, devant son écran, sait alors qu'il veut devenir éditeur. Il se dira *suffoqué* par l'émission.

Car Jean Cayrol est aussi un grand éditeur, un homme de bien, cela se voit et s'entend.

Cet homme discret, pudique, s'anime en parlant littérature.

Les mots sont des demeures.

Les poèmes des mises en demeure.

Dans ses yeux se perçoivent une tristesse et une douceur, une bienveillance, des pétilllements, qui le rendent très touchant. Oui, vraiment, il touche un lieu en moi; plus je l'écoute, le regarde, plus je l'admire, plus j'aurais aimé le connaître et lui parler de vocation, de littérature, d'édition, de la vie aussi.

Ses traits sont fins, son corps léger. Je suis troublée par sa fragilité physique et sa puissance intellectuelle, son humilité. Il a cinquante-neuf ans. Il en paraît plus. Ses cheveux blanchis. Usé, abîmé par l'expérience concentrationnaire.

Dont il ne parle pas.

Mais qui est là, pour le téléspectateur de l'époque.

Jean Cayrol a écrit le commentaire du documentaire *Nuit et Brouillard* d'Alain Resnais. Présenté au Festival de Cannes en 1956, suscitant de vives polémiques, *Nuit et Brouillard*, *Nacht und Nebel*, témoigne de l'indicible, de l'univers des camps d'extermination. Tout du long, ses mots sont portés par la voix de Michel Bouquet, dont le nom ne figure pas au générique.

Cet homme-là parle d'un endroit si proche et si loin, de lieux que ses yeux seuls ont vus.

Des hommes et des femmes qu'il a laissés là-bas.

Face à lui, Pierre Dumayet a une présence minérale, compacte.

Comment naît une vocation, Jean Cayrol ? Comment et pourquoi passe-t-on de la vocation d'écrivain à celle d'éditeur ?

En 1949, cet homme-là, déjà poète, déjà romancier, primé par un grand prix, est devenu conseiller littéraire dans une maison nouvellement créée avant-guerre, Le Seuil.

Il se place au seuil des passeurs,
c'est un passeur de mots.

Il est au service de la littérature.

Trois ans plus tard, tout commencera avec cet homme-là pour Jean-Marc Roberts.

LE CANAPÉ ROUGE
Hiver 2013

Le canapé est rouge, j'ai sorti mon carnet et mon stylo. Tout un attirail posé sur la table basse afin d'interviewer Jean-Marc chez lui. Il est assis près de la fenêtre donnant sur la cour de son immeuble. De ce moment je me rappelle qu'un grand soleil éclabousse la pièce et l'unique bibliothèque qui renferme livres et albums de musique, tout Julien Clerc, Barbara, Brel, Trenet, Polnareff, les Beatles. Une vie, une petite bibliothèque, pour beaucoup de vies et de déménagements.

Sur la première page, j'ai écrit : *Jean-Marc*.

En dessous : *L'éditeur*.

Par où commencer ?

Raconte-moi les débuts.

Avril 1972. Tu t'appelles Jean-Marc Roberts, tu as dix-sept ans, et on est transportés dans ta chambre

parisienne, près de la porte de Champerret, pour une émission télévisée. Tu viens de sortir ton premier roman.

Dans un coin, un tourne-disque, et les mêmes disques, Barbara, Brel, Julien Clerc, Trenet, Ferré aussi. On aperçoit les toits de Paris par la fenêtre, sur le mur les affiches des spectacles de ta mère comédienne, Ada Lonati, dite Peggy.

Il n'y a pas de père à la maison.

Je suis fils unique, prévient le jeune écrivain.

Sur l'écran en noir et blanc, Jean-Marc est avachi sur le lit, avec un journaliste qui le tutoie, à peine plus vieux que lui.

Jean-Marc est culotté. Effronté.

Il est déjà un personnage. Il a une diction à lui, un peu moqueuse. Boudeuse. Dans sa chambre d'étudiant, ou devant les téléspectatrices d'*Aujourd'hui Madame*, où il fait face à des femmes au foyer décontenancées par son style moderne, sa ponctuation pas orthodoxe, il incarne la jeunesse, légèrement crâne. Crinière sombre, très italienne, et un regard perçant l'écran.

Il s'est mis à écrire il y a deux ans de façon assidue, il tente depuis d'être publié.

Ses manuscrits, il les a trimballés au lycée dans sa serviette en cuir, comme il trimballera les manuscrits de ses auteurs.

Durant l'été 1971, il a déposé le tapuscrit de *Samedi, dimanche et fêtes* à un éditeur qu'il admire d'autant plus qu'il est aussi écrivain, c'est son quatrième, écrit sur un

cahier d'écolier à spirales et petits carreaux. Les trois premiers ont été refusés par de grandes maisons d'édition – parfois sévèrement, des *enfantillages*.

Sur la première page, il a noté méthodiquement le début et la fin de la *conception* de son roman et l'a écussonnée d'une ample signature, comme pour mieux en graver la réalité.

Il veut tellement que ce soit vrai.

Il fêtera sa mention au baccalauréat avec sa mère au Cabaret de Michou, rue des Martyrs, au milieu des travestis, des illusionnistes de la Nuit.

Son monde à elle, celui des paillettes collées aux paupières derrière des paravents, son monde à lui, par capillarité.

À la maison, c'est extravagant, haut en couleur ; c'est le terreau de la fiction, ce qu'on s'invente pour contrer la vie, contrer les autres.

Il a écrit un mot insolent sur une feuille à part.

Une phrase pour conjurer le sort :

Je ne serai jamais édité.

Jean Cayrol a répondu très vite, en deux jours, par pneumatique, un message expulsé par l'air. J'imagine un long tuyau qui tourbillonne jusqu'à délivrer sa missive urgente.

Cet homme-là ne fait pas attendre, en particulier s'il est question d'un tout jeune auteur.

Cet homme-là a les yeux ouverts

Surtout sur la jeunesse.

C'est Ada dite Peggy qui signera le contrat d'édition pour son fils mineur. Ada, qui court les cachets et espère de grands rôles.

Raconte-moi les débuts.

Jean-Marc tire sur sa cigarette, dans cette petite chambre qui a vu naître ses rêves. Le soleil a envahi le canapé rouge. Il y a une flaque jaune sur sa main. Un orbe bleu joue sur le mur blanc dont le haut plafond est sculpté de moulures.

Par où ça commence, un livre ? Comment devient-on éditeur ?

L'émission montre la lettre que lui a écrite Jean Cayrol et la couverture du roman.

« On n'est pas sérieux quand on a 17 ans », la citation d'Arthur Rimbaud figure sur le bandeau du livre. C'est une bonne publicité.

On n'est pas sérieux, cela lui ressemble tant, et pour toujours.

Pourtant, on est très sérieux quand on écrit vingt-cinq livres.

On est très sérieux quand on dit oui ou non à un auteur, et qu'on sait ce que ça provoque de joie, de chagrin.

On est très sérieux quand on prend tant au sérieux la littérature.

Mais surtout faire mine de.

Ne jamais se prendre au sérieux.

Ne pas s'appesantir.

Rester *léger*.

LA MAISON

Le bureau du directeur

22 août 2009

Il est 8 h 30. Jean-Marc remonte la rue de Fleurus, désertée en cette fin d'été. Presque tout le monde est en vacances, mais, dans deux jours, paraîtront les romans de la rentrée littéraire.

Comme chaque matin, il arrive tôt. Dans ses mocassins, son jean, sa chemise et sa veste bleues, son imperméable, ses yeux bleu ardoise, ses cheveux broussailleux et grisés, sa cigarette à la main, ses journaux de l'autre.

Il a commencé à les lire dans un bistrot qui sentait la javel, le lino et le café crème, près du jardin du Luxembourg.

L'actualité, les faits divers, les portraits, les premiers articles de la rentrée littéraire, il se tient au courant de tout. Curieux, à l'affût.

Dans sa sacoche en cuir, les manuscrits emportés chez lui. Il a déjà appelé pour dire s'il avait aimé. Il sait ses coups de fil attendus, la fébrilité de celui ou celle qui jette sa vie dans l'écriture.

Personne ou presque ne lit aussi vite que lui. Il organise tout en fonction de ça.

À présent, il parcourt le couloir de son pas léger, dit bonjour aux personnes qui l'ont précédé, arrivées par un train de banlieue, s'installe dans son bureau, dont il ouvre largement la fenêtre.

Ça ne sentira pas le tabac.

Il s'assoit dans un fauteuil en cuir, un peu grand pour lui, et attend le courrier. C'est un moment de silence. Les téléphones ne sonnent pas, ou dans le vide.

Il passe deux appels. Rassurer, écouter. Le même auteur chaque matin à la même heure, et sa mère.

Sa journée s'enchaîne ainsi : l'arrivée du courrier, les lettres expédiées, l'ouverture des manuscrits, le regard jeté aux premières pages, les chiffres, le Nespresso du matin dans le bureau, îlot bientôt entouré d'agitation, de sonneries téléphoniques, d'ordinateurs bipant et ronronnant, de café brûlant dans les tasses, d'affaires à régler, de dossiers en cours, de livraisons de livres, de pas rapides et précipités dans les couloirs, de rendez-vous en cascade, de conversations animées, d'envolées de rires ; c'est une ruche discrète et travailleuse sur un étage et demi. Dix-sept voix, dix-sept collaboratrices, dont il connaît les habitudes et les horaires, qui savent qu'il aime les sentir présentes, à l'œuvre, et qu'il a presque toutes embauchées. Chacune dans sa cellule apicole – son bureau, dont la porte a fini par être décorée d'un sticker régressif. Jean-Marc, c'est Albator, le capitaine pirate.

Ce bureau. C'est exactement lui.

Bien trop grand pour lui. Le plus grand de la maison. Mais ce grand lui va parfaitement.

La première chose que l'on voit en entrant, c'est une affiche de Pinocchio encadrée.

Ce bureau-là, c'est un lieu à sa place, un centre névralgique, où se lisent les manuscrits, où sont reçus les auteurs, où se discutent les contrats, où se décident les stratégies, où siègent les réunions, où se fêtent les succès.

C'est une pièce plutôt impersonnelle dans un immeuble impersonnel, avec des meubles fonctionnels commandés sur catalogue d'entreprise.

Il y a des stores posés sur la baie vitrée, côté couloir, censés protéger des yeux indiscrets. Mais le regard souvent est tenté de regarder en passant. Ils sont rarement fermés. Les cloisons sont fines, très fines, elles laissent entendre certaines conversations. Le mur derrière lui est couvert de deux bibliothèques renfermant les parutions récentes, certaines sont mises en valeur, présentées de face, donnant à voir les visages, les noms, les mentions des prix littéraires, et sur une étagère plus basse, quelques manuscrits bien rangés, déjà lus.

Rien ne traîne.

Ça ne traîne pas avec lui.

Pas d'ordinateur, pas de fouillis de fils, un téléphone d'entreprise avec des noms préenregistrés, une photo d'Hervé Guibert, visage beau et pâle, magnétique, un mobile japonais, dragon jetant du feu, un cliché de Jean Cocteau, un stylo, un coupe-papier, des cigarettes Merit, un Calimero, une boussole, un compte-fils, un poste de radio, une télévision pour regarder les matchs de foot,

un canapé noir, quand on s'entasse pour les réunions, la moquette est moche, les murs blanc passé, et toujours des chewing-gums mentholés à mâcher entre deux cigarettes, mais la fenêtre est ouverte, et ça ne sent pas le tabac, jamais.

Aucune photographie personnelle. C'est un bureau d'où l'on peut partir avec peu de cartons.

LA MAISON

Le bureau de l'éditrice

22 août 2009

J'occupe le bureau à côté du sien, il y a au mur des reproductions diverses représentant des tableaux de Klimt, Blake et Schiele, des photographies d'Atget et de Man Ray, les visages d'Elizabeth Taylor, Marilyn Monroe, Bernard-Marie Koltès, Grace Kelly et James Stewart, elles forment une mosaïque sur la cloison salie par le temps, de petites taches jaunes éclatées jusqu'au sol, où se trouvent coincés derrière la poubelle et l'imprimante des bouts de papier, un chewing-gum incrusté au tapis défraîchi, des feuilles sèches de mandarines et quelques trombones.

Je vis dans ce bureau fonctionnel, à la moquette bleue, à la chaise bleue, dont le dossier se bloque et m'éjecte parfois, à la table encombrée d'un gros téléphone noir et d'un ordinateur, de dossiers rangés par pochettes de couleur, d'étagères en contreplaqué, d'un caisson roulant pour les dossiers avec un compartiment supérieur pour les fournitures – crayons, colle, scotch, trombones,

épingles, règle, calculatrice, cartes de visite de petit et grand format aussi bien que dentifrice, aspirines, pièces jaunes, barrettes, bijoux fantaisie.

Il y a également les post-its collés autour de l'écran, les disquettes inutilisables, les élastiques secs qui cassent, la poussière qui s'immisce, éliminée avec des lingettes rafraîchissantes.

Dans une bibliothèque se trouve un exemplaire de chacun des ouvrages dont je me suis occupée, plus de deux cent cinquante, et dont je me rappelle chaque étape. Avec un grand papier scotché dessus: *ne pas toucher – exemplaires dédiés.*

En haut des étagères s'entassent des manuscrits, et un saladier en verre avec deux cuillères en bois. Des bouteilles de vin du comité d'entreprise, des caisses de vin vides, un sac avec des affaires de sport, un vieux tee-shirt, un jogging déformé, un rasoir jetable, des tongs, un gel douche et des chaussons de yoga.

Dans un angle, un compartiment noir renferme quatre paires de chaussures, une à jeter, des collants opaques, de l'aspirine, de la vitamine C, du citrate de bétaïne, des soupes en sachet, des gâteaux, des clémentines, des tasses à café, des assiettes en carton, des verres, des mugs, des couverts, du thé et des tisanes de toutes sortes. Derrière le compartiment, des radios de ma colonne vertébrale, de mon utérus, de ma poitrine et, sur le côté, divers sacs en papier et plastique, un vase en verre, rond et large, un vase en aluminium, étroit et allongé.

Au-dessus, une plante verte, des bougies parfumées et de l'encens indien.

Par terre, une vingtaine de manuscrits. Les prioritaires, en attente, lus et à refuser.

Dans un autre meuble, des tas de feuilles sont rangés par titre d'ouvrage. Chaque tas, distingué par un post-it jaune, comporte le manuscrit original avec des annotations, des versions intermédiaires, la préparation de copie, les premières épreuves, les deuxièmes épreuves, le jeu du BAT – le bon à tirer –, les projets de quatrième et d'argumentaires, les cromalins de couvertures, la correspondance.

Pas la place pour les archives. Tout sera jeté au fur et à mesure, à part les courriers importants. Aucune trace des étapes, des couches de corrections, des remords de l'auteur, des coupes ; rien ne subsistera.

Les fichiers informatiques sont passés d'un ordinateur à l'autre, ils ont changé de support et se retrouvent écrasés, remplacés, perdus.

Punaisé au-dessus du bureau, un planning sert à noter les principales étapes de chaque ouvrage, du manuscrit à la livraison des exemplaires.

Partout, dans l'ordinateur, les papiers, les objets, il y a les strates, les traces de mon travail depuis onze ans, les fonctions passées et actuelles, stagiaire, assistante, éditrice, à la suite, et en même temps, puisque les tâches s'ajoutent, les rôles se démultiplient, dans une petite maison qui a tant évolué.

Derrière la cloison, la photocopieuse tournera à plein régime

Jusqu'au soir

LE CANAPÉ ROUGE
Hiver 2013

Raconte-moi les débuts.

Pour se protéger du soleil, Jean-Marc a mis un Borsalino qui rappelle ses origines italiennes. Il se lève du canapé rouge et prend un livre dans la bibliothèque. Entre *Tintin au Tibet* d'Hergé et *Le Petit Nicolas* de Sempé et Goscinny se trouve *Les Enfants pillards* de Jean Cayrol – un grand texte sur l'enfance, paru en 1978, qui lui est dédié.

Au milieu des pages, il saisit une lettre tapée à la machine qu'il me montre – celle dévoilée dans l'émission où il crâne :

*À l'attention de M. Jean-Marc Roberts
34 bis rue Guillaume Tell 75017 Paris*

Cher Monsieur,

J'aime bien votre manuscrit. Il est comme vous le souhaitez et comme vous vivez. J'aimerais bien vous revoir car je suis

vraiment favorable à ces pages. Vous me téléphonez et nous nous reverrons car il y a pas mal de corrections à faire. Vous vous en doutez, je pense.

*Bien cordialement vôtre,
Jean Cayrol*

*Éditions du Seuil,
27 rue Jacob 75006 Paris*

Il replie la lettre, la replace prestement dans l'ouvrage.
– Je n'y crois toujours pas. D'en être arrivé là, dit-il.

Jean Cayrol m'apparaît avec son sourire doux, son visage fin, ses yeux vifs, à sa table de travail en train d'écrire ce mot à un tout jeune homme qu'il ne connaît pas encore, dont il deviendra l'éditeur.

Quelques jours plus tard, leur rendez-vous a lieu dans son petit bureau pentu du Seuil. On y accède par un escalier raide, une échelle de meunier, et la fenêtre ouverte laisse entendre les cloches de l'église Saint-Germain-des-Prés. Ça lui va bien, ce côté périlleux.

Un étrange if veille sur la maison. Celui-ci a grandi en même temps qu'elle. Un jour, une graine s'est plantée dans la terre, face à l'entrée. Au fil des années, l'arbre aux feuilles-aiguilles vert sombre s'élève dans la cour à la grille forgée, son tronc double ombrageant la façade de l'ancien hôtel particulier qui a abrité le peintre Ingres. Il gagne les hauteurs, plus de onze mètres; une ascension que nul n'ose arrêter. Le conifère, la façade, la grille deviennent la marque du Seuil, son sigle, à partir

d'une lithographie réalisée par Robert Lapoujade. Elle s'imprime alors à l'intérieur des livres et sur les couvertures, tel un tampon.

Le seuil

Le fer

L'arbre

Les pierres

La terre

Et le ciel

Jean Cayrol a le ciel pour lui, il lit dans son nid d'aigle encombré de manuscrits et de livres, de revues et de papiers divers. Il parcourt un texte comme s'il était le premier et le dernier qu'il aurait à lire, à la recherche d'un mot, d'une page, d'une fulgurance, d'une maladresse, d'une promesse, répondant à tout, écrivant à chacun. Il œuvre à la lisière, curieux, avide, passionné, et envoie des signes, des signaux, comme un Indien de la fumée, des petits mots d'encouragement, réguliers, et d'une sincérité audacieuse.

Les garçons qui montent dans son antre, ce sont Roland Barthes, Pierre Guyotat, Denis Roche, Kateb Yacine, Bertrand Visage, Christopher Frank, Philippe Sollers, Claude Durand, Michel Braudeau, Erik Orsenna, ainsi que les prix Goncourt Didier Decoin et Patrick Grainville.

Il écrit au jeune Erik Orsenna: *Ce que vous écrivez est franchement mauvais mais la page 147 est admirable. Venez me voir d'urgence.*

Il ne lâche la main de personne, aidant les auteurs débutants à se frayer un chemin dans le milieu littéraire,

qui a de plus en plus le goût de la jeunesse depuis le succès de la précoce Françoise Sagan.

Il est intéressé par leur vie, leur différence, leur milieu social.

Je vous dois tout. Vous avez cheminé près de moi, remercie un auteur.

Là-haut, il est ouvert à tous les possibles,
émerveillé, voyageur et voyant,
électron libre.

Jean-Marc est reçu pour son premier roman, délirant, inventif, gonflé, encore gorgé de sa famille, *un brûlot* plein de l'élan de la jeunesse.

Imparfait et irrévérencieux.

La jeunesse, la promesse.

La jeunesse est une chose qu'aime Jean-Marc aussi.

Ne pas vieillir

Recevoir les débutants, écrire des mots attentifs, encourager les premiers pas

Ne pas décourager

Ne pas laisser s'échapper un talent

Je garderai les yeux ouverts sur vous

Donnez-moi de vos nouvelles,

écrit-il.

Tu garderas les yeux sur moi

Sur nous

Se savoir attendu par un éditeur, un lecteur, un journaliste

Connaître un certain succès
Mais la peur que tout soit retiré
Un jour
Un livre n'est pas retiré, ni le succès, affirme Jean-
Marc.

LA MAISON

Le service des manuscrits
2009

Les bureaux sont distribués par un couloir et rassemblés par service, décorés du même mobilier, des mêmes gros téléphones, des mêmes bibliothèques en contreplaqué imitation merisier ou en métal, les murs punaisés de listings téléphoniques, avec les noms barrés, les nouveaux noms, celles qui sont parties, celles qui sont arrivées.

Le commercial, le marketing, la presse, les chiffres, d'un côté; l'éditorial, les cessions de droits, la salle de réunion, de l'autre; au milieu, le grand bureau de Jean-Marc.

Moins d'une vingtaine de salariées, hormis les correcteurs, compositeurs, illustrateurs, maquettistes, éditeurs extérieurs, en free-lance, pour environ quatre-vingt-dix publications par an, rééditions comprises.

Au rez-de-chaussée, il y a une petite pièce emplie de manuscrits du sol au plafond, un labyrinthe de feuilles. Elle est envahie d'histoires, de rêves, de fantômes. Une

si petite pièce qui s'écroule sous le papier. C'est là que Justine travaille, les jambes étendues sous la table. C'est là que j'ai commencé en stage, le 1^{er} octobre 1998, un peu avant l'arrivée de Jean-Marc. Durant six mois, j'étais à moi seule le comité de lecture des Éditions Stock.

Certains jours, je me sens moi-même envahie, je crains l'ensevelissement.

Je repousse parfois le moment de la lecture, j'ai peur de ne pas savoir.

Qu'est-ce que le manuscrit va me dire ?

Je suis une épuisette qui cherche le ton, la voix, la sincérité, la chose, impalpable, innommable, incertaine ; quelque chose qui crée dans cette matière nouvelle.

Je suis noyée dans les mots, et je me nourris des mots, de leur chair, pourtant.

Depuis l'enfance, cette chair des mots qui fait que les trois mousquetaires sont pleurés autant que le chat siamois qui vient de mourir,

Que l'horizon de ma chambre s'ouvre plus vaste dans le petit lit en rotin.

Je suis une chercheuse d'or, paillettes dans l'eau sablonneuse.

Parfois je m'y épuise, tant de mots, mais un mot ce n'est pas rien.

Un mot peut tout dire.

Paillettes qui allument l'œil ou restent des pierres de tombe.

Tamiser, trier,

Et puis un mot, quelques lignes, un éclat, entrevoir,
deviner, ne plus s'arrêter,
Sentir que ça bat,
Que ça ne parle qu'à soi.
S'enthousiasmer.

Chaque jour, une dizaine d'enveloppes arrive par la poste. Chaque jour, Chantal les ouvre, les enregistre dans un tableau, puis les numérote et les dépose sur des étagères, dans l'attente d'être lus.

Les manuscrits ont toute forme et épaisseur. Ramassés dans des pochettes en plastique ou cartonnées, empaquetés comme un colis de Noël, ficelés tel un rôti, tenus par des gros élastiques, des sangles ou d'énormes trombones; ou les pages reliées, attachées par une spirale plastique ou thermocollées au dos. Écrits à la main, tapés à la machine, imprimés sur une face ou deux, sur un papier blanc parfois taché de café ou parfumé. Accompagnés d'un courrier, d'un curriculum vitae, d'une photographie, d'une illustration.

Justine les a séparés par piles: les refusés – la majorité –, quelques pages suffisent souvent à les déterminer, les « il y a quelque chose », à considérer plus attentivement, les « intéressants », à soumettre rapidement à un éditeur.

Très peu deviennent de vrais livres. La plupart sont refusés avec des lettres types, identiques dans toutes les maisons:

Nous vous remercions de nous avoir adressé... lu avec intérêt et attention... de réelles qualités... malheureusement... ligne éditoriale... cordialement.

Au fur et à mesure, Chantal les remporte sur un chariot et les place dans des bibliothèques bourrées, attendant qu'ils soient récupérés, sinon jetés.

Le livre ce n'est pas le temps passé dessus. Ce n'est pas de s'y croire. C'est quelque chose qui cherche, parle, qui appelle.

VOCATIONS

La récidive

1969

Jean Cayrol sort un peigne de la poche de sa veste et lisse ses cheveux devant, d'un coup net sur le côté, lunettes noires sur le nez. Pierre Dumayet tire sur sa pipe.

– Comme pour la vocation religieuse, y a-t-il une prédestination pour les écrivains selon toi ?

(Le tutoiement de Pierre Dumayet sera remplacé par le vouvoiement dans la partie officiellement enregistrée de l'émission.)

Une discussion vive s'engage, Jean Cayrol semblant vouloir répondre au plus juste, au plus précis, sa voix douce a un tranchant particulier, il martèle les mots.

– On n'est pas appelé, c'est de la blague, je l'ai cru peut-être à un certain moment de ma vie, au début, parce que, quand on est en province, on est obligé quand même de croire qu'on est appelé... Et puis on s'aperçoit avec le temps qu'on s'appelle.

Nouveau plan. Pierre Dumayet a mis sa veste, posé sa pipe, Jean Cayrol a ôté ses lunettes, son visage est un

peu tendu. L'entretien est enregistré à présent, pense-t-il. La question est posée :

– Des écrivains écrivent par vocation ?

(Sur l'écran, Jean Cayrol se regarde répondre et entoure sa bouche, son menton, de sa main droite, comme un bâillon.)

– Je pense de plus en plus que c'est une fausse idée que nous avons de l'écrivain, d'abord je n'aime pas dire les écrivains, je préférerais dire de l'homme qui écrit, c'est-à-dire *vocare*, ça veut dire appeler, appelé à, et je pense que celui qui écrit il s'appelle lui-même. Je pense aussi que la création littéraire, au fond, peut être généralisée, peut-être beaucoup plus qu'on ne le pense. Il est très possible que beaucoup de gens peuvent écrire soit une page, soit un poème, soit même un livre, et bien, la difficulté, je pense, essentielle et capitale, c'est la *récidive*, c'est-à-dire qu'on peut écrire une chose mais est-ce qu'on peut continuer le lendemain à en écrire une autre...

C'est la *récidive* qui est le plus important.

Et pour un éditeur, accompagner, défendre la *récidive*.

Il y a des remous dans les yeux de Jean Cayrol. Peut-être la Garonne de son Bordeaux natal, la côte girondine, le port allumé la nuit et cet océan qui lui inspire ses premiers vers de l'enfance.

Il veut ajouter quelque chose, puis suspend ses mots.

LA MAISON

La rentrée littéraire

22 août 2009

Je rejoins la rue de Fleurus qui relie Notre-Dame-des-Champs au jardin du Luxembourg. Elle abrite la librairie Guillaume Budé, ses classiques en latin et en grec qu'achetait mon grand-père et qui ont servi pour mes études de lettres, et plusieurs librairies d'ouvrages anciens, rangés ou en fatras de piles au sol.

Chantal m'accueille au standard de sa voix de fumeuse, elle a commencé à distribuer le courrier. Je gravis les marches du premier étage et salue Fabienne, qui se sert un Nespresso à la machine automatique, déjà affairée, déjà à rechercher dans les archives de vieux contrats, à parcourir des clauses spéciales ou à négocier un contrat audiovisuel complexe – elle dirige le service des cessions de droits. Anne-Marie, happée par l'écran de son ordinateur, fait un signe de la main.

Je dépose mes affaires et sors un tas de feuilles d'un sac de courses, deux cent cinquante pages libres tapées

à l'ordinateur dans une police classique, du *Times*, en corps 12, une présentation aérée, un interlignage 1,5 et de larges marges.

Je suis tombée dedans ce week-end, et je n'arrête pas d'y penser.

Une lettre accompagne ces pages.

Chère Madame,

Je me permets de vous adresser mon manuscrit Comme un rendez-vous. Je préfère ne pas le décrire et vous laisser le découvrir. Il s'agit de l'histoire d'une jeune femme appelée Maria. Pour me présenter succinctement, je suis professeur de français dans un lycée de la région parisienne. J'écris depuis l'enfance, mais je n'ai jamais encore été publiée.

Je vous remercie de l'attention que vous voudrez bien porter à ce texte.

Cordialement,

Maria Coulais

Durant le week-end, le soleil a chauffé la pièce, qui s'est asséchée. J'aère en ouvrant la fenêtre sur la cour et un cerisier du Japon, sur lequel donne aussi un immeuble bourgeois avec un septième étage fleuri de rosiers et de glycines, décoré d'arbustes touffus. On s'y projette comme un rêve de touriste étranger. En face, derrière des baies vitrées, les élèves d'une école de traduction écoutent leur professeur dans des salles de classe modernes.

Je mets en marche la bouilloire, elle chauffera une dizaine de fois dans la journée, puis j'allume l'ordinateur